

BRUNA est décédée le 5 février 2015, à 14 heures. Elle est partie trop tôt, trop vite, si vite que je n'ai même pas pu lui dire adieu. J'avais encore des milliers de questions à lui poser. « Un vieillard qui meurt, c'est comme une bibliothèque qui brûle. » Jamais autant qu'aujourd'hui je n'avais perçu la vérité de ce proverbe africain. Bruna a emporté avec elle tout ce qu'elle n'a pas dit, toutes les images qu'elle avait dans sa mémoire et que nous ne verrons jamais, toutes les pensées, les sentiments qu'elle n'a pas exprimés. C'est une perte irrémédiable, qui me serre le cœur. J'aimerais tant qu'elle soit encore là, que je puisse aller la retrouver au *Britannique* où, attablée devant un jus d'orange pressé et un lait russe qu'elle ne buvait jamais qu'à moitié, elle passait tous ses après-midi – la solitude l'effrayait tellement –, et m'asseoir sur la banquette à côté d'elle, près de la porte et juste derrière la vitrine, un endroit stratégique d'où elle pouvait regarder les gens qui entraient et sortaient du café.

J'avais des milliers de questions à lui poser, c'est vrai, mais, aurait-elle vécu dix ans de plus, je les aurais sans doute gardées pour moi. J'avais trop de respect pour sa douleur et je ne voulais plus remuer les braises. Elle avait assez donné d'elle-même et elle était si fatiguée. Je serais donc resté silencieux à côté d'elle et je l'aurais écouté évoquer ses jeunes années qui, bien plus finalement que les camps, étaient son sujet de prédilection. Qu'on ne s'y trompe pas : Bruna avait besoin de dire et répéter ce qu'elle avait vécu à Ravensbrück et Bergen-Belsen – remémoration qui était pour elle aussi éprouvante que bienfaisante –, mais elle n'était jamais aussi heureuse que quand elle pouvait égrener les souvenirs qui la ramenaient dans le coron de Billy-Montigny, monde merveilleux de son enfance.

*

Le 9 février, par un matin gris et humide – un temps parfait pour un enterrement –, Bruna a été inhumée dans le cimetière de Seraing, à l'emplacement réservé aux victimes de guerre. Le drapeau belge qui domine le monument était en berne. Comme elle n'avait pas souhaité qu'une messe soit célébrée en sa mémoire, son cercueil avait été transféré directement du funérarium au cimetière, situé juste à côté.

En y pénétrant, j'ai tout de suite été frappé, stupéfié même, par la ressemblance des lieux avec le camp de Ravensbrück : le même vaste espace rectangulaire enfermé dans des murs et écrasé sous l'immensité du ciel, la même impression de se trouver au fond d'une cuvette avec, sur la gauche en entrant, plantés dans un talus en surplomb, une rangée de grands arbres effilés. Cette similitude ne m'a pas choqué. Au contraire. Je me suis plu à imaginer que Bruna allait enfin retrouver ses compagnes de misère mortes à Ravensbrück et que, en quelque sorte, pour elle la boucle était désormais bouclée.

Il faisait un froid glaçant à cause de l'humidité. Nous ne sommes restés dans le cimetière qu'une vingtaine de minutes mais c'était assez pour avoir le corps transi, les membres frigorifiés, avec la sensation que le froid pénétrait jusque dans les os. Alors que nous étions debout à nous recueillir devant la tombe, je n'ai pas manqué de penser aux appels interminables que les déportées devaient subir chaque matin bien avant que le jour se lève. Je me représentais la petite Bruna au garde-à-vous, dans ses pauvres vêtements en tissu trop léger qui la protégeaient à peine de la morsure de l'hiver, son corps d'adolescente affamée grelottant pendant des heures. Jamais autant que ce matin-là, je ne m'étais senti aussi proche d'elle.

Quatre tilleuls encadrent le monument aux victimes de guerre. Leurs branches, noires et nues, se découpent sur le gris du ciel mais, merveille de la nature, on entendait chanter les oiseaux. Les petits oiseaux, comme disait Bruna dans son langage souvent enfantin. *Les Petits Oiseaux*, ce devait d'ailleurs être le titre de son livre comme je le lui avais imprudemment annoncé sans savoir qu'il avait déjà été utilisé par un autre écrivain (Anaïs Nin) et qu'il était dès lors légalement interdit d'en faire usage. C'est dommage, il lui plaisait tant. Je l'avais choisi parce que, dans son témoignage, aucun moment ne m'avait paru plus émouvant que celui où, après s'être échappée de l'hôpital proche de Bergen-Belsen, elle s'était enfoncée seule dans la forêt puis, saisie par la peur de l'inconnu, s'était immobilisée et avait écouté chanter les oiseaux. Quand, pour la première fois, elle m'avait raconté cet épisode, Bruna s'était également figée, la gorge serrée. Elle était si émue que sa voix s'était cassée et que des larmes avaient voilé son regard. Elle revivait ces instants. Quelques secondes chargées d'une telle intensité qu'elle m'avait, à moi aussi, fait monter les larmes aux yeux.

Ce matin-là de mai 1945, dans la forêt de Bergen-Belsen, il y avait du soleil, l'air était doux, les arbres couverts de feuilles, et les petits oiseaux chantaient,

comme ils chantaient dans le cimetière de Seraing.

Bruna était libre. Libre!

Repose en paix, Bruna.

BRUNA était contente de son livre. Quand, le jour même où la maison d'édition avait reçu les premiers exemplaires imprimés, je lui en avais offert un, elle l'avait pris délicatement dans ses mains comme un objet fragile, elle avait déposé un baiser sur la couverture et l'avait ensuite serré contre son cœur tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

D'abord elle était restée sans voix puis, après vingt ou trente secondes d'un silence impressionnant que je n'avais pas osé interrompre, elle avait dit :

— Je peux mourir maintenant.

Puis, après un nouveau silence :

— Je voudrais être enterrée avec lui.

Bruna était une femme simple, elle n'avait pas toujours les mots pour exprimer ce qu'elle ressentait. Mais ces mots-là, ce sont les plus beaux que j'aurais pu entendre. Son livre était comme une source qui, après tant d'années, avait fini par jaillir du chagrin et

du désespoir. Il était désormais le bien le plus précieux qu'elle avait sur Terre.

Elle tenait le livre contre sa poitrine mais elle ne parvenait pas encore vraiment à y croire. C'était un miracle et, les miracles, elle n'y croyait pas, pas plus qu'elle ne croyait en Dieu; elle avait cessé d'y croire dans le camp de Ravensbrück, quand elle répondait à ses compatriotes polonaises qui insistaient pour qu'elle les rejoigne dans leurs prières collectives :

— Priez sans moi car Dieu n'existe plus. S'il était toujours là, il n'aurait jamais permis tous les crimes qui sont commis dans le camp.

Si nous nous étions rencontrés et si, ensemble, nous avions écrit son livre, ce n'était pas par l'entremise de Dieu, non, c'était le hasard, elle ne croyait qu'au hasard. Elle me l'avait dit maintes fois, la vie est pleine de surprises, on ne sait pas ce qui nous attend, des choses arrivent qu'on n'avait pas prévues, les meilleures comme les pires.

J'oublie de préciser une chose: son souhait d'être enterrée avec son livre a été exaucé.

*

Bruna me répétait souvent :

— On s'est rencontrés grâce à un parapluie.

Un jour qu'elle était assise dans un café voisin du *Britannique* – un café où, des mois plus tard, elle refusera d'entrer parce qu'un serveur s'était montré méprisant envers un SDF –, elle avait laissé tomber son parapluie, qu'elle emportait toujours avec elle, en toute saison, parce qu'elle s'en servait comme d'une canne. À côté d'elle, un homme seul était assis, qui buvait tranquillement un verre. C'était mon ami Marc, le plus sensible des hommes. Avec sa courtoisie habituelle, il avait ramassé le parapluie et, ainsi, la conversation s'était-elle nouée entre eux. Quelle aubaine pour Bruna, qui avait tant besoin d'échanges, de contacts, elle qui prenait le bus tous les jours et venait à Liège, malgré les douleurs dans son dos, dans ses genoux, dans sa hanche, pour voir du monde et échapper à la ronde infernale de ses pensées! Quelle chance de pouvoir discuter avec quelqu'un, et pas n'importe qui : un psychologue, avec une exceptionnelle capacité d'écoute! Elle lui avait raconté sa vie. Elle lui avait parlé de Ravensbrück, de Bergen-Belsen. Elle lui en avait parlé parce qu'elle était toujours obsédée par le souvenir des camps de concentration. Depuis soixante-dix ans, elle avait les mêmes images dans la tête, des images d'une précision hallucinante. C'était incroyable d'avoir une mémoire comme la sienne.

Marc avait écouté avec toute la sympathie, toute la

compassion dont il est capable, et les larmes s'étaient mises à couler sur les joues de Bruna. Il s'était alors passé un événement extraordinaire, comme, de sa vie, Bruna n'en avait jamais connu, un événement qu'elle me rapportera dix fois, vingt fois, toujours avec la même émotion, et qu'elle avait vécu avec une sorte d'ébahissement : Marc s'était tourné vers elle et l'avait prise dans ses bras, comme ça, devant tout le monde, sans se préoccuper de l'incongruité du geste. Bruna s'était laissé faire, c'était si bon, si chaud, c'était pour elle tellement important, c'était une telle consolation de se voir reconnue dans sa souffrance. Jamais personne avant Marc n'avait eu pour elle un geste comme celui-là. Chaque fois qu'elle me décrivait cette scène, ses yeux s'embuaient, elle n'en revenait toujours pas.

Elle lui avait dit aussi qu'à son âge, il ne lui restait pas longtemps à vivre et qu'elle était triste de ne pas laisser derrière elle un témoignage qui resterait dans les mémoires. Parfois elle en avait caressé l'idée. Prise dans le tourbillon de l'Histoire, elle avait vécu tant de choses entre mai 1940 et mai 1945. Mais comment faire ? Comment fait-on pour témoigner quand on est une petite femme anonyme, une humble femme du peuple, quand on est tout en bas de la pyramide sociale et qu'on ne connaît personne d'important ? Qui va vous donner la parole, vous écouter ? Qui va

s'intéresser à vous ? Non, vraiment, témoigner était une idée folle, qu'elle laissait s'envoler sans chercher à la retenir quand, parfois, elle revenait la tarauder. Elle n'y pensait d'ailleurs plus. Maintenant sa vie touchait à sa fin. Elle mourrait en ayant gardé le silence ; bientôt, plus personne ne se souviendrait d'elle et, avant de disparaître complètement et pour toujours, ses images des camps ne subsisteraient plus, copies pâles et floues, que dans la mémoire de ses enfants et petits-enfants.

Lorsque Marc m'avait parlé de cette vieille femme rencontrée dans un café et qu'il m'avait proposé de recueillir son témoignage et de le mettre en forme, j'avais, dans un premier temps, décliné cette proposition parce que j'étais en train d'écrire un roman qui me tenait à cœur, plus que tous ceux que j'avais déjà écrits, en raison de son caractère plus ouvertement autobiographique et de la dimension que je voulais lui donner, plus ample, plus ambitieuse. Je ne voulais pas l'abandonner alors que j'en avais déjà écrit près de deux cents pages, sans savoir quand je pourrais le reprendre, ni même si je pourrais le reprendre un jour ou si, mis de côté pendant des mois, il ne se transformerait pas en une matière morte à laquelle je ne serais plus capable de redonner vie.

Mais j'avais réfléchi et j'avais très vite pris conscience qu'une occasion comme celle-là ne se représenterait

pas. Je ne pouvais la laisser passer. Depuis l'adolescence, je suis passionné par l'histoire contemporaine et c'est la période des années trente, avec la montée du nazisme, puis la Deuxième Guerre mondiale, qui, plus que n'importe quelle autre, m'a toujours le plus intéressé. Dialoguer avec un témoin direct de cette période-là, qui l'avait vécue dans sa chair, devait être une expérience palpitante. J'ajouterais que, comme beaucoup d'entre nous, j'avais une fascination morbide pour le Mal¹ et, par ricochet, pour ceux qui l'avaient approché et en portaient encore les stigmates.

¹ Je précise que ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui, depuis que j'ai pu mesurer, grâce à Bruna et à mes recherches, l'incroyable et désespérante médiocrité des bourreaux.